

vous aura dit qu'il possédait, comme ministre des affaires étrangères, tous les pouvoirs concédés par ce quartier général, qu'il était suffisamment autorisé pour représenter la réaction et le gouvernement de Tacubaya, et pour défendre la sainte cause de la nation, devant qui de droit. Pour cela, je vous prie d'avoir une confiance aveugle dans les talents, le patriotisme et l'amitié dudit docteur, et, par conséquent, vous pouvez vous entendre avec Son Excellence comme si c'était moi-même, etc. — L. Marquez. »

— « Le général D. Thomas Mejia au général Almonte. — Toliman, État de Queretaro, 16 mars 1862. — Les différentes nouvelles qui me sont venues de la capitale, me confirment dans l'idée que je m'étais faite, sur la conduite que se proposait de tenir le cabinet de Juarez dans la question étrangère; c'est à dire de cacher, par tous les moyens possibles, la situation réelle du pays et de faire croire aux alliés que non seulement l'administration actuelle était une émanation de la volonté nationale, mais encore qu'elle n'avait dans la république d'opposition d'aucune sorte. Ce chemin ou tout autre plus tortueux se révèle dans les négociations commencées à la Soledad.

« C'est fort triste à dire, monsieur le général, mais il n'en est pas moins positif que par le manque de tact ou d'activité du côté de nos amis, on a pu donner certaines apparences de vérité aux mensonges des imposteurs devant la commission européenne.

« L'intervention étant un fait, je crois que tous les bons Mexicains doivent l'accepter comme l'unique solution possible de tant de questions produites au Mexique par ce violent état d'anarchie qui menace de nous anéantir. Mais, pour agir avec la conscience tranquille, il est nécessaire de s'assurer de deux faits très importants : que l'intervention ne cache aucune idée étrangère au noble but qu'elle s'est proposée; et que la pacification du pays, résultat final de l'intervention, soit établie sur des bases de moralité, d'ordre et d'énergie... Il est nécessaire enfin qu'une personne douée

d'une intelligence très élevée, et qui jouisse de la considération générale par son caractère personnel et ses antécédents honorables, se concertent avec les commissaires et fasse garantir la paix sur les principes dont je viens de parler.

« En politique, je crois que vous n'avez pas d'autres convictions que celles-ci; et, comme personne ne peut remplir avec autant d'efficacité cette délicate mission, je n'ai point hésité à vous écrire pour vous supplier de rendre cet important service à votre patrie et à vos amis.

« Je viens de recevoir de la capitale des nouvelles d'un très grand intérêt, au sujet des affaires de l'orient du Mexique. — Parmi les lettres, j'ai reçues celle que vous avez adressée à mon compagnon le général Marquez, pour m'être communiquée. Celle-là, comme les autres, et particulièrement une du docteur Miranda, révèlent l'imminent danger que nous avons couru, et que nous pouvons courir encore, si une main intelligente, expérimentée et ferme ne prend la direction des affaires. On doit craindre toute sorte de malheur avec l'astuce du cabinet de Juarez et l'inconcevable ambition de Prim. Il est absolument nécessaire, monsieur le général, que vous ne voyiez les difficultés qui se présentent que pour vous résoudre à les dominer, etc. — Tomas Mejia. »

— « Le général D. Felix Zuloaga au général de division D. Juan N. Almonte. — Yzucar de Matamoros, 11 avril 1862. — C'est avec le plus grand plaisir que j'ai reçu votre lettre et celle de notre commun ami le docteur Miranda. Par ce que j'écris au dit docteur, vous aurez connaissance des derniers événements qui ont eu lieu dans ce district et qui sont favorables à vos désirs. A l'approche des alliés nous en causerons et je crois que nous aurons le plaisir d'aider à rétablir la paix dans notre malheureuse patrie; pour ma part aucun sacrifice ne sera grand; contribuer à un bien aussi précieux, est l'unique aspiration de votre très affectionné ami. — Felix Zuloaga. »

— « Le général D. José M. Cobos au général de division D. Juan N. Almonte. — Yzucar, 12 avril 1862. — Il a été pour

moi extrêmement agréable d'apprendre votre retour dans notre chère patrie qui se trouve dans des circonstances si difficiles, en passant par la crise la plus sévère. Vos bons antécédents et l'éminent service que vous rendez au Mexique par votre heureuse arrivée, et mes désirs d'aider à la pacification du pays me procurent la satisfaction de me mettre à vos ordres. La confiance illimitée et l'estime que le général Zuloaga me témoignent m'ont placé à la tête de ce corps d'armée; j'ai le plus grand plaisir de voir les bons résultats qu'ont obtenus mes opérations, appuyées par la bonne volonté avec laquelle m'ont reçu les chefs qui servent dans ce corps. Quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, il m'est agréable de vous féliciter de votre heureux retour au pays. Je profite de cette occasion pour vous présenter mes respects et me dire votre très affectionné. — José M. Cobos. »

Le 16 avril, les commissaires français avaient lancé la proclamation suivante qui ouvrait les hostilités contre Juarez.

« Mexicains. » Nous ne sommes point venus ici pour prendre parti dans vos divisions; nous sommes venus pour les faire cesser. Nous voulions appeler tous les hommes de bien à la consolidation de l'ordre, à la régénération de votre belle patrie. Pour montrer le sincère esprit de conciliation dont nous sommes animés, nous nous sommes adressés d'abord au gouvernement même, contre lequel nous avons les plus sérieux griefs. Nous lui avons demandé d'accepter notre assistance pour fonder au Mexique un état de choses qui nous épargnât à l'avenir, la nécessité de ces expéditions lointaines, dont le plus grave inconvénient est de suspendre le commerce et de troubler le cours de relations qui pourraient être si profitables à l'Europe et à votre propre pays. Le gouvernement mexicain a répondu à la modération de notre conduite par des mesures auxquelles nous n'avons jamais entendu prêter notre appui moral, et que le monde civilisé nous reprocherait de sanctionner par notre présence. Entre lui et nous la guerre est aujourd'hui déclarée, mais nous ne confondons pas le peuple mexicain avec une mino-

rité oppressive et violente. Le peuple mexicain a toujours droit à nos plus vives sympathies. C'est à lui de s'en montrer digne. Nous faisons appel à tous ceux qui ont confiance dans notre intervention, à quelque parti qu'ils aient appartenus.

« Aucun homme éclairé ne voudra croire que le gouvernement issu du suffrage d'une des nations les plus libérales de l'Europe, ait pu avoir un instant l'intention de restaurer chez un peuple étranger d'anciens abus, et des institutions qui ne sont plus de ce siècle.

« Nous voulons une égale justice pour tous, et nous voulons que cette justice ne soit pas imposée par nos armes. Le peuple mexicain doit être lui-même le premier instrument de son salut. Nous n'avons d'autre but que d'inspirer à la portion honnête et paisible du pays, c'est à dire aux neuf dixièmes de la population, le courage de faire connaître ses vœux. Si la nation mexicaine demeure inerte, si elle ne comprend pas que nous lui offrons une occasion inespérée de sortir de l'abîme, si elle ne vient pas donner par ses efforts un sens et une moralité pratique à notre appui, il est évident que nous n'aurons plus à nous occuper que des intérêts précis en vue dequels la convention de Londres a été conclue.

« Que les hommes trop longtemps divisés par des querelles qui n'ont plus d'objet se hâtent donc de venir à nous. Ils ont entre les mains les destinées du Mexique. Le drapeau de la France a été planté sur le sol mexicain; ce drapeau ne reculera pas. Que les hommes sages l'accueillent comme un drapeau ami. Que les insensés osent le combattre.

« Cordova, le 16 avril 1862. — Les plénipotentiaires français au Mexique : V. A. Jurien. — Comte de Saligny. »

Ce fut, je crois, le dernier acte politique de l'amiral Jurien qui partit bientôt regretté de tous ceux qui avaient eu l'honneur de le connaître ou de servir sous ses ordres. Le général Lorencez restait à la tête de l'expédition. Les hostilités une

fois déclarées, les habitants de Cordova se crurent libres de manifester leur opinion. Le 18 avril ils adhèrent à l'intervention et proclamèrent, selon l'habitude, un plan, par lequel le général Almonte était reconnu comme chef suprême intérimaire de la nation; ses pouvoirs présidentiels devaient cesser avec l'occupation de Mexico par les troupes françaises; alors, une assemblée des notables devait se réunir dans la capitale pour décider définitivement la forme de gouvernement qui serait adoptée pour le Mexique. Ce plan de Cordova avait plusieurs buts utiles et pratiques; pour le moment je n'en citerai qu'un : celui de mettre fin aux assertions du gouvernement de Juarez qui, dans l'intention de soulever le sentiment national contre nous, proclamait partout que la France venait conquérir le Mexique et rétablir la monarchie par la force des armes.

La proclamation lancée par le général Almonte, le lendemain de la déclaration de guerre annoncée aux Mexicains par l'amiral Jurien et M. de Saligny, est d'un intérêt historique trop réel pour ne pas être citée en entier.

« Le général Juan N. Almonte, aux Mexicains.

« Compatriotes ! — Depuis plusieurs jours je désirais vous adresser la parole pour vous instruire du but de mon retour dans la république; mais arrivant au milieu d'un armistice et me trouvant sous la protection du drapeau français, je ne pouvais pas parler; j'ai dû attendre une opportunité pour le faire. Aujourd'hui que les représentants de la France, restant chargés de la situation, manifestent les vrais désirs des gouvernements alliés, je me crois obligé de rompre le silence que j'avais gardé contre ma volonté, et qui fut cause que les ennemis de l'ordre en abusèrent, en publiant des proclamations apocryphes.

« En revenant au sein de la patrie, je vous dirai que je ne viens uniquement animé que par la pensée de contribuer à la pacification de la république et de coopérer à l'établissement d'un gouvernement national, d'ordre et de moralité qui fasse cesser pour toujours l'anarchie, et donne des ga-

ranties pour la vie et la propriété des nationaux comme des étrangers.

« Étranger à la lutte sanglante qui, depuis tant d'années, a ruiné notre beau pays, scandalisant le monde entier jusqu'au point d'appeler sérieusement l'attention des grandes puissances occidentales de l'Europe, mes efforts tendront toujours à réconcilier nos frères, et à faire disparaître parmi eux la désunion et les haines. Heureusement, pour atteindre un aussi noble but, je n'ai point à désirer aucune vengeance ni à demander aucune récompense. Récompensé suffisamment par la nation pour les services qu'il était de mon devoir de lui prêter avant et depuis l'indépendance, mon seul vœu, aujourd'hui, est de lui rendre le dernier et le plus important, avant de descendre dans la tombe, et ce service est de lui procurer la paix qui lui manque depuis tant de temps.

« D'autre part, ayant des motifs de connaître, comme je connais, les désirs des gouvernements alliés, et spécialement ceux de S. M. l'empereur des Français, qui ne sont autres que de voir établi dans notre malheureux pays — et par nous autres mêmes — un gouvernement fort, d'ordre et de moralité pour faire disparaître le pillage et le vandalisme qui règnent aujourd'hui dans tous les coins de la république, et pour que le monde industriel puisse profiter des avantages immenses auxquels le convient notre pays si fertile, ses richesses naturelles et sa situation géographique, j'ai dû me presser de venir pour vous annoncer ces intentions saines qui renferment également l'idée philanthropique d'assurer pour toujours l'indépendance, la nationalité et l'intégrité du territoire mexicain.

« Pour l'établissement d'un nouvel ordre de choses, vous devez vous confier dans la coopération efficace de la France, dont l'illustre souverain fait toujours sentir sa bienfaisante influence partout où doit prévaloir une cause juste et civilisatrice.

« Mexicains! si mes honorables antécédents, si mes ser-

vices prêtés à la patrie pendant la glorieuse lutte pour notre indépendance comme dans la direction de sa politique dans les différentes époques pendant lesquelles j'ai fait partie de notre cabinet ou représenté la nation à l'étranger, si tout ceci peut me mériter votre confiance, unissez vos efforts aux miens, et soyez assurés que bientôt nous aurons un gouvernement comme il convient à notre caractère, à nos nécessités et à nos croyances religieuses. Votre compatriote et meilleur ami vous le promet. — Juan N. Amonte. — Cordova, 17 avril 1862. »

Les sentiments exprimés dans cette proclamation trouvèrent un écho dans toutes les localités abandonnées par les autorités juaristes. Le lendemain, 18 avril, je l'ai dit, Almonte fut reconnu, par le plan Cordova, chef suprême de la nation. On se rappelle que ce même jour, le général Lorencez recevait la lettre menaçante de Zaragoza qui interrompit son mouvement rétrograde sur Paso-Ancho et le fit revenir sur ses pas à marche forcée, pour arriver à Orizaba, avant le massacre de nos malades. Dans l'après-midi de ce jour il y eut une petite rencontre entre une vingtaine de chasseurs d'Afrique et une centaine de cavaliers, qui furent mis en déroute. Les fugitifs arrivèrent au galop à Orizaba et répandirent l'épouvante dans la division de Zaragoza. Celui-ci, saisi de terreur, apprenant le retour de nos soldats, évacua la ville pendant la nuit, et se retira, sans les attendre, dans la direction des Cumbres d'Aculcingo.

Le gros de l'armée française campa la nuit à l'hacienda de Cuahutlapan et continua sa marche le lendemain. Arrivée à Orizaba, elle trouva la ville désertée par les troupes mexicaines, et nos malades barricadés dans le couvent qui leur servait d'hôpital; tous ceux qui pouvaient porter un fusil étaient armés et prêts à vendre chèrement leur vie. Les habitants, heureux, pour la plupart, d'être débarrassés de ceux qui les opprimaient, sous prétexte de les défendre, secondèrent, le même jour, le pronunciamiento de Cordova en faveur d'Almonte. Ce général, après avoir nommé les au-

torités de Cordova et organisé rapidement une garde nationale, se rendit à son tour à Orizaba. Là, il nomma pareillement les autorités civiles et militaires qui devaient maintenir l'ordre, en dehors de toute ingérence française, puis il écrivit aux généraux Zuloaga, Marquez et Cobos, pour leur annoncer le prochain mouvement du général Lorencez vers Puebla et les engager à s'avancer pour contribuer à la prise de cette ville.

Aussitôt que le plan de Cordova fut connu, quelques chefs, y compris le général Galvez, qui escorta jusqu'à Vera-Cruz l'amiral Jurien, vinrent à Orizaba avec leurs troupes se mettre aux ordres du général Almonte, prêtant ainsi leurs services à l'intervention. Ils furent spécialement chargés de maintenir ouvertes les communications entre Orizaba et Vera-Cruz.

Après quelques jours de repos, l'armée française marcha sur Puebla, le 26 avril, et campa, la première nuit, à l'hacienda de Tecamaluça. Le jour suivant, elle rencontra les troupes de Zaragoza, aux Cumbres d'Aculeingo; elles tentèrent de lui interdire le passage de cette formidable position. En cet endroit, la vallée se ferme, les montagnes du nord et du sud se rejoignent et forment une immense muraille qu'il faut gravir par des voies périlleuses dessinant une multitude de zigzags; c'est ce qu'on appelle — les grandes Cumbres. — Je ne sais comment les Français ont pu déloger les juaristes qui défendaient ces hauteurs; l'idée seule de tenter le passage paraît insensée. Les Mexicains avaient fait sauter une partie de la route; mais ni les difficultés de l'escalade, ni le nombre des défenseurs n'arrêtèrent nos soldats, ils passèrent. Les chasseurs à pied du 7^{me} bataillon, et le 3^{me} zouave grimpèrent à droite et à gauche des Mexicains, et les attaquèrent avec tant d'impétuosité, tandis que la colonne du centre les prenait de front, que l'ennemi se dispersa, laissant plusieurs pièces de campagne entre nos mains. Juarez s'était flatté de nous anéantir aux grandes Cumbres; nous n'eûmes que quelques hommes tués et trente blessés. Disons,

en passant, que le brave 99^{me} fit des prodiges de valeur, dans cette brillante affaire.

L'armée passa la nuit, à Puente Colorado, entre les grandes et les petites Cumbres, puis elle continua sa route jusqu'à Puebla, sans être inquiétée par les Juaristes. Elle arriva, le 4 mai, à Amozoc, petite ville éloignée seulement de quinze kilomètres de Puebla. Le soir de son arrivée, le général Lorencez convoqua un conseil de guerre, composé de tous les officiers supérieurs de l'armée française ; le général Almonte et D. Antonio Haro y Tamariz qui, on se le rappelle, avait été le chef de la révolution contre Comonfort en 1856, furent invités à y assister. L'objet de cette réunion était de résoudre le meilleur moyen d'attaquer Puebla et de s'emparer de la ville, défendue par deux petits forts situés sur les deux collines de Loreto et de Guadalupe. Il ne faut pas oublier que la colline de Guadalupe est plus élevée que celle de Loreto, et que les rues de Puebla étaient barricadées et coupées par des fossés.

M. Haro y Tamariz ayant personnellement pris et défendu deux fois Puebla à la tête d'une division mexicaine qui, souvent, n'équivaut pas à un de nos régiments pour le nombre d'hommes sous les armes, il était naturel que son avis fût demandé en premier lieu. Le général Almonte n'était pas moins compétent dans cette question, à cause de sa longue carrière politique et militaire dans son pays. Aussi, le général Lorencez ayant consulté ces deux personnages, ils répondirent également qu'il fallait attaquer la ville, en s'emparant d'abord du couvent des carmes situé du côté opposé à celui des deux forts, dont les feux ne pouvaient atteindre ce couvent. M. Haro y Tamariz ajouta que l'expérience du passé prouvait que Puebla s'était rendue immédiatement toutes les fois qu'elle avait été attaquée par le couvent des Carmes, parce que c'était le côté le plus faible, et qu'une fois la ville prise, les forts devaient nécessairement capituler, n'étant que des fortins dépourvus de pièces de gros calibres, d'eau et de vivres. En outre, ces deux messieurs affirmèrent qu'on

pouvait marcher rapidement sur Mexico, sans s'occuper de Puebla, parce que la capitale n'avait presque plus de troupes, et qu'il s'y préparait en faveur de l'intervention un pronunciamiento qui éclaterait à l'approche de l'armée française.

Le colonel Valazé, chef d'état-major, répondit, au sujet de Puebla, que pareille attaque était contraire aux règles de l'art militaire, parce que la ville ne devait pas rester sous les feux des forts qui la dominaient, et qu'il fallait avant de songer à Puebla prendre le fort de Guadalupe, comme étant le plus élevé, pour s'assurer du triomphe. Quant à marcher sur Mexico, passant en vue de Puebla, et laissant derrière soi cette ville, lui paraissait également une manœuvre anti-stratégique qui pouvait exposer l'armée française à un désastre.

MM. Almonte et Haro y Tamariz répliquèrent qu'il n'était nullement question de savoir si l'attaque qu'ils proposaient était conforme ou non aux règles de l'art ; ils disaient seulement que leur conseil était motivé par bien des années d'expérience et une connaissance parfaite de la situation. Quant à la marche sur Mexico, ils ne parlaient pas non plus de savoir si elle était conforme ou contraire aux règles de l'art, mais de savoir si elle était opportune et facile en vertu des circonstances qui la favorisaient ; il ajoutèrent qu'ils avaient la conviction d'un succès complet, parce que l'opinion publique s'étant prononcée en faveur de l'intervention, il était évident qu'on devait profiter d'une occasion aussi favorable pour ne pas donner le temps au gouvernement de Juarez d'organiser une armée, de modifier l'opinion par ses manœuvres, et enfin, parce que Zaragoza ne sortirait pas de Puebla, sachant qu'en rase campagne il ne pouvait résister à l'impétuosité française comme le lui avaient prouvé les deux affaires du Fortin et des Cumbres d'Aculeingo.

Le conseil se sépara, sans avoir rien conclu, ostensiblement, et le lendemain matin, 5 mai, les troupes se mirent en marche de fort bonne heure pour Puebla. Le colonel Lopez avec son escadron s'incorpora, à Amozoc, aux cavaliers mexi-

cains qui accompagnaient le général Almonte et nos soldats. En passant par le Cañada de Iztlapan, Palmar, Quecholac, Acatzingo et Amozoc, le général Almonte avait nommé les autorités civiles de ces différentes localités, en vertu des facultés que lui avait concédées le plan de Cordova; il avait pareillement nommé les chefs de la milice nationale pour organiser le plus promptement possible, dans toutes ces petites villes, des forces capables de suffire à la sécurité des communications jusqu'à Orizaba.

Le 5 mai 1862, à onze heures du matin, l'armée française arriva à l'hacienda de los Alamos, en vue de Puebla. Après une grande halte, pendant laquelle les troupes déjeunèrent et se reposèrent un peu, les chefs mexicains apprirent avec stupeur que le général Lorencez voulait prendre Puebla ce même jour, en commençant par attaquer le fort de Guadalupe: « Je dis, m'avoua l'un d'eux, que nous apprîmes cette détermination avec stupeur, parce que le général en chef n'avait pas eu le temps de faire une reconnaissance exacte des positions ennemies, ni des chemins qui conduisaient à Puebla, ni des accidents du terrain, ni d'acquérir les notions indispensables pour attaquer un point dans lequel l'ennemi faisait consister sa principale défense. »

Je ne sais si cette manière de procéder était conforme aux règles de l'art militaire, mais elle manquait certainement de prudence. Pour comble de malheur, l'artillerie avec laquelle on attaqua le fort n'était pas d'un calibre suffisant pour ouvrir une brèche dans les murs et permettre l'assaut; dès les premiers coups de canon, nous pûmes nous en convaincre. Les Mexicains, en outre, avaient creusé un fossé, tout autour du fort; les Français l'ignoraient ou n'en tinrent pas compte. Nos soldats, une fois lancés, se conduisirent en héros; malgré le feu plongeant des Mexicains qui tiraient derrière les murailles, ils montaient, montaient toujours, jonchant la colline de leurs cadavres; mais il fallait sauter dans le fossé, puis escalader des murailles; puis... il fallait l'impossible. Les deux colonnes d'assaut firent des prodiges

de valeur; on vit des zouaves atteindre le haut des parapets, malgré la mitraille et la fusillade à bout portant; on vit des faits d'armes, comme l'histoire en enregistre rarement; mais la force humaine a des bornes. Les éléments mêmes conspirèrent contre nous; un de ces orages comme les tropiques seuls en produisent vint s'abattre sur nos colonnes. Le général Lorencez dut faire sonner la retraite. Peut-être alors pensa-t-il que dans les pays lointains, exceptionnels, il vaut mieux agir exceptionnellement, afin d'obtenir un succès, lors même qu'il serait en dehors des règles de l'art, que d'éprouver un échec par amour pour le codex militaire. La théorie a certainement sa valeur, mais l'expérience n'est point à dédaigner. Cet échec n'aurait pas été éprouvé, si l'on avait attaqué Puebla par le Carmen, comme le conseillaient les Mexicains qui avaient maintes fois pris, repris, vu prendre ou reprendre cette ville.

La blessure faite au cœur du général en chef n'était pourtant pas dépourvue d'un certain baume. Si nos troupes n'avaient pu pénétrer dans le fort, elles avaient triomphé partout ailleurs. La cavalerie juariste avait essayé de battre un bataillon du 99^e qui protégeait l'assaut; l'attitude de ce bataillon l'obligea à se retirer sans rien tenter contre lui. En se retirant elle aperçut deux compagnies de chasseurs à pied, dont l'effectif ne dépassait pas cent cinquante hommes, qui gardaient le flanc gauche d'une de nos colonnes et répondaient au feu de quelques compagnies qui nous inquiétaient. La cavalerie ennemie chargea nos chasseurs, les enveloppa; un instant on crut qu'ils étaient massacrés ou prisonniers; ils étaient vainqueurs. Lorsque la fumée du combat fut dissipée on vit nos hommes debout, immobiles, la cavalerie juariste fuyant à toute bride, et laissant deux cents cadavres des siens sur le champ de bataille. Tous les corps se distinguèrent par des faits particuliers qui montraient autant de sang-froid que de bravoure et frappèrent d'étonnement et d'admiration l'ennemi lui-même. Les Mexicains furent tellement surpris de leur triomphe qu'ils res-